

débats doctrinaux qui se cachent derrière ce schéma, sachant que Syrianus distingue quatorze états de cause contre treize chez Hermogène. En fin de volume, figurent quatre *indices* : *nominum, verborum*, des noms propres en français et des titres d'œuvres citées en grec. L'*index verborum* est d'une grande utilité, en ce qu'il éclaire les choix de traduction adoptés par l'auteur face à un vocabulaire technique souvent difficile à restituer en français. M. Patillon y signale les cas de polysémie : plutôt que d'en cataloguer les occurrences, il classe les différentes significations d'un même terme. La table des lieux cités met exclusivement en avant les auteurs classiques, comme Démosthène, Thucydide ou Platon, ainsi que les rhéteurs et technographes comme Denys d'Halicarnasse. En revanche, M. Patillon omet de cette table d'autres références présentes dans les textes de Syrianus, comme Philostrate, dont les *Vies des sophistes* sont citées dans les Prolégomènes, ou Dictys de Crète, dont l'*Éphéméride de la guerre de Troie* est utilisée par Syrianus comme un document renseignant la présence de la rhétorique durant la guerre de Troie. Il faut donc s'en remettre à l'index des noms propres, en grec ou en français, si l'on désire retrouver ces références. En tout cas, cette nouvelle édition a le grand mérite de nous faciliter l'accès aux travaux de Syrianus, non seulement parce qu'elle est plus rigoureuse que les précédentes, mais aussi parce qu'elle est enrichie de la toute première traduction en langue moderne de ces œuvres. Ce travail inédit est précieux parce qu'il documente les pratiques rhétoriques de l'Antiquité tardive tout en nous aidant à mieux comprendre, par le regard de Syrianus, les travaux d'Hermogène.

Valentin DECLOQUEMENT

Daniel JOLOWICZ, *Latin Poetry in the Ancient Greek Novels*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, 416 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 90 £. ISBN 9780192894823.

L'influence de la littérature latine sur les auteurs grecs de l'Empire est une *vexata quaestio*. Elle a surtout été étudiée pour les poètes de l'Antiquité tardive, en particulier Nonnos de Panopolis, mais le problème peut également être envisagé pour les premiers siècles de l'Empire. C'est l'objectif de cet ouvrage, une version remaniée d'une thèse d'Oxford (2015). La question de l'intertextualité est en soi ardue. Elle se complexifie encore lorsqu'on passe d'une langue à l'autre. Certains érudits croient pouvoir démontrer que l'influence des textes latins sur les œuvres grecques est une réalité, d'autres plaident pour l'indépendance des auteurs grecs, d'autres encore pensent qu'il est impossible de trancher. Deux arguments permettent de justifier cette position agnostique : la possibilité du recours à une source commune perdue et la similitude des sujets. C'est ainsi qu'il est difficile de savoir si Lucien a pu utiliser des textes latins, comme Juvénal. La critique contemporaine reconnaît toutefois des liens entre les deux satiristes. L'étude de Jolowicz s'intéresse à un domaine précis, celui des écrits érotiques en prose, c'est-à-dire ce qu'il est convenu d'appeler les romans grecs, dont les auteurs pourraient s'être inspirés, sur le plan thématique, mais aussi formel, des élégiaques latins, surtout d'Ovide, et de Virgile. Une longue introduction justifie le choix des romans, qui forment un ensemble cohérent malgré les incertitudes qui entourent ce genre littéraire, la date des différents textes et leur lieu de rédaction. Elle examine la question délicate du statut du latin dans le contexte littéraire dans l'Empire romain

oriental du II^e s. Des témoignages littéraires, épigraphiques et papyrologiques plaident en faveur de la révision de l'idée selon laquelle les Grecs n'étaient pas familiers avec la littérature latine et prouvent que la poésie latine circulait dans l'Empire romain. Dans un tel contexte culturel, on arrive à la conclusion qu'au moins trois auteurs de romans grecs ont lu – ou ont pu lire – des textes poétiques latins. L'introduction se termine par une typologie des allusions à la poésie latine identifiées chez les romanciers grecs : référence isolée sans interférence, combinaison d'allusions à la poésie latine et à la littérature grecque d'un autre genre, référence à une source grecque acheminée par l'intermédiaire de la poésie latine, combinaison de différents textes grecs et latins sur le même thème. Trois chapitres sont consacrés à Chariton, *Chairéas et Callirhoé* (II^e s.), trois autres à Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon* (vers 250) et une septième section à Longus, *Pastorales ou Daphnis et Chloé* (II^e-III^e s.). Le chapitre 1 étudie l'utilisation de la langue de l'élégie latine par Chariton. Si la manière dont Chariton décrit la nature exclusive de l'amour de l'amant pour l'aimée fait écho à la poésie amoureuse grecque et latine, comme le montre son usage du vocabulaire (*ὄλος* et *μόνος* vs. *totus* et *solus*), le portrait qu'il fait des personnages masculins reflète davantage l'expression de la jalousie des amants dans l'élégie latine. On retrouve Properce dans la réaction violente de Chairéas à un soupçon d'infidélité de Callirhoé. On détecte des échos de Tibulle dans la peur silencieuse de Dionysius face à des rivaux potentiels. La légende de Procris et Céphale dans les *Métamorphoses* d'Ovide constitue aussi un point de contact autour du thème de la jalousie. La dette de Chariton vis-à-vis des *Héroïdes*, *Tristia* et *Epistulae ex Ponto* d'Ovide est importante. Elle est envisagée dans le chapitre 2. Chariton présente les protagonistes Chairéas et Dionysius comme des êtres féminisés à l'image des héroïnes des *Héroïdes* d'Ovide abandonnées par leurs amants. La lettre de Chairéas à Callirhoé et celle de Dionysius suivent les conventions des missives élégiaques, en particulier l'érotisation de la lettre matérielle comme incarnation de l'absent. Callirhoé endosse le rôle de l'Ovide exilé, coupé de sa patrie par un univers culturel étranger. Chariton s'inspire du même Ovide exilé pour caractériser la mise à l'écart en Sicile de Callirhoé et son voyage vers l'Euphrate (et au-delà) comme un type d'exil. Si l'utilisation par Chariton du quatrième livre de l'*Énéide* est reconnue, les allusions au poème virgilien seraient bien plus importantes qu'on ne le suppose. Elles sont étudiées dans le chapitre 3. Chariton aurait lu Virgile en latin plutôt que dans une traduction grecque. Si les chants 1, 2 et 3 sont bien présents (la relation entre Énée et Créuse, celle d'Énée avec Didon et la visite à Buthrotum), surtout dans les livres 2-5 du roman, le nombre le plus important d'allusions vient du chant 4 de l'*Énéide*. Les thèmes communs sont nombreux : l'infidélité à un mari décédé, la présence/absence d'un enfant, le deuil et la tentative de suicide. Chariton aurait utilisé les nombreuses allusions pour construire le personnage de Callirhoé comme une anti-Didon. Il propose une version romanesque du poème national de Rome, l'*Énéide*, et imagine une fin heureuse à l'histoire tragique de Didon et Énée. Chariton aurait créé un triangle amoureux qui sape le socle de l'intrigue épique : dans le roman, une femme quitte deux maris plutôt que d'être abandonnée. Le long chapitre 4 est consacré à Achille Tatius, dont le texte est tellement rempli d'éléments élégiaques que certains ont voulu voir son roman comme un essai visant à proposer une redéfinition du genre romanesque. Si le choix de la narration à la première personne n'est pas une imitation de l'élégie, la perspective subjective de Clitophon face à l'objet de l'amour est comparable à celle de la poésie

élégiacque. Le manque d'intérêt de Clitophon, *contemptor amoris*, pour le mariage correspond au ton subversif de l'élégie. Au moins deux personnages se présentent comme des *praeceptores amoris*, Clinias et Satyrus, et tiennent des propos remplis d'échos de l'*Ars amatoria*, mais aussi d'autres élégiaques et de Platon. La scène de séduction durant un banquet combine des allusions contextuelles et lexicales à Ovide et à Properce. Plusieurs épisodes montrent qu'Achille Tatius dialogue avec l'élégie latine : l'érotisation des peurs et des larmes féminines, le concept de *furtivus amor*, qui remonte à Catulle, et surtout la scène d'impuissance d'Ovide, *Amores*, III, 7. L'humour d'Achille Tatius, en particulier l'utilisation parodique et ironique de l'élégie, contribue à redéfinir les termes du genre romanesque. Achille Tatius entre aussi en interaction avec l'épopée, comme le montre le chapitre 5. Des citations et des allusions homériques, empruntées surtout à l'*Odyssée*, sont utilisées pour illustrer les relations adultères ou homosexuelles. Le roman est aussi rempli de références à des épisodes de l'*Énéide* qui recèlent un potentiel érotique. Comme Chariton, Achille Tatius exploite l'histoire de Didon et Énée qui est projetée, en l'inversant, dans les aventures de Mélité et Clitophon. Comme Chairéas, Clitophon joue le rôle de Didon, tandis que Mélité se présente comme une anti-Didon. Mélité réussit à persuader Clitophon d'avoir des relations sexuelles avec elle en guise de cadeau d'adieu. On retrouve des échos à l'épopée virgilienne dans la peinture du personnage de Leucippé, qui est un modèle à la fois d'innocence virginale typique du roman et l'image d'une *puella* élégiaque expérimentée. Si la métaphore de l'ivoire rougi utilisée pour décrire Leucippé à son arrivée à Tyr est un emprunt homérique (la peau blanche de Ménélas rougie par le sang s'écoulant d'une blessure), son application à la beauté féminine vient de l'*Énéide*, où Lavinia rougit à l'évocation de son mariage. La même image apparaît dans les *Amores* d'Ovide (II, 5, 40-42), où Corinne rougit de honte suite à son infidélité. La connaissance de l'*Énéide* par Achille Tatius est encore prouvée par le fait qu'il reproduit, dans sa description de la tempête, des éléments linguistiques et métaphoriques venant du récit de Virgile. Ces parallèles montrent que l'intérêt du romancier va au-delà des scènes érotiques. Le chapitre 6 porte sur la destruction des corps. Achille Tatius s'intéresse aux corps, à leur vulnérabilité et à leur côté sexy. L'épisode de la mort de Chariclée après une chute de cheval est étudié en détail. Le récit suit de près le mythe d'Hippolyte à travers Euripide, Ovide et Sénèque. Le romancier combine ces traitements et installe ainsi le mythe grec dans un discours romain (en particulier néronien) marqué par l'accent mis sur le gore et par les effets destructeurs des blessures sur l'identité. La décapitation de 'Leucippé', en réalité une prostituée, représente aussi une combinaison de textes grecs et latins, le *Bellum civile* de Lucain et la *Vie de Pompée* de Plutarque, qui contient le récit de la décapitation de Pompée sur la côte égyptienne. Les deux épisodes explorent la possibilité de reconstruction corporelle et de plénitude et jouent sur l'idée que la tête est le principal indice d'identité. Pour finir, Achille Tatius aurait aussi reproduit une signature stylistique ovidienne, la « synecdoque prédicative », par laquelle la totalité est réduite à un seul élément. La connaissance d'Ovide par Achille Tatius est confirmée par le fait qu'il utilise une phraséologie ovidienne dans des contextes analogues, à savoir les blessures et les inondations. Le dernier chapitre concerne les liens de Longus avec la littérature tant grecque que latine, mais surtout avec les œuvres de Virgile, *Églogues* (en particulier 1 et 9), *Géorgiques* et *Énéide*, avec lesquelles Longus entretient un lien ambigu. Le monde pastoral de Longus, comme

celui de Virgile, est densément métopoétique. Quand Philétas ordonne à son fils nommé Tityrus – nom qui est une réminiscence évidente de Virgile – d’aller chercher ses pipeaux, c’est pour que Daphnis puisse en jouer. La musique de Daphnis ravit tellement le maître Philétas qu’il offre ses pipeaux au jeune berger. Tityrus-Virgile, qui aurait pu prétendre à cet héritage, est ainsi mis à l’écart dans l’histoire de la littérature pastorale, qui va du maître Philétas-Théocrite au digne héritier Daphnis-Longus. On décèle aussi des connotations politiques dans le roman. Les mésaventures de chasse des Méthymnéens (II, 12-III, 2) font écho à celles des Troyens de Virgile (*Énéide* 7). Dans les deux cas, elles conduisent au début des hostilités entre locaux et étrangers, attisées, dans le poème virgilien, par l’action perturbatrice de la Furie Allecto, une des trois Érinyes, alors que, dans le monde pastoral, l’ordre est rétabli par Pan, qui décourage les Méthymnéens de poursuivre la guerre. On pourrait aussi établir un lien entre la Mytilène de Longus et les descendants de Théophraste de Mytilène, ami de Pompée. Ce renversement de résultat pourrait être vu comme une critique de la prétention julienne à l’autocratie célébrée dans l’épopée de Virgile et comme une histoire « pastoralisée » dans laquelle l’Empire romain ne devient jamais une réalité. Cet ouvrage très riche, qui repose sur une méthodologie très sûre et prudente (une identification des allusions plutôt qu’une exploration de l’intertextualité), témoigne d’une connaissance profonde de la littérature grecque et latine. La démonstration est convaincante. Il subsiste, malgré tout, des doutes liés à trois difficultés : la biographie des auteurs de romans grecs est mal connue, la recherche des hypotextes, parfois spéculative, surtout quand on passe d’une langue à une autre, peut donner lieu à des surinterprétations, la connaissance du latin par les Grecs des deux premiers siècles de l’Empire et leur accès aux textes latins ne sont pas très bien documentés, car les témoignages directs attestant l’étude du latin par des hellénophones ne sont guère antérieurs au III^e s. Quoi qu’il en soit, ce travail très méticuleux et très soigné, complété par une bibliographie très dense et d’utiles index, marque une étape importante dans l’étude de cette délicate question. Il permet aussi une connaissance plus fine de ces textes riches et difficiles que sont les romans grecs. On mesure le chemin parcouru depuis le dogme que formulait W. Kroll en 1924 (*Studien zur Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart, [Darmstadt, 1964], p. 10), qui niait toute influence des auteurs latins sur les écrivains de langue grecque. C’était l’idée reçue à l’époque. On peut espérer que d’autres études du même genre pourront être menées à propos d’auteurs grecs qui auraient pu subir l’influence de la littérature latine, comme le très complexe Nonnos de Panopolis.

Bruno ROCHETTE

Sylvie BALLESTRA-PUECH (Éd.), *Lectures de Lucrèce*. Genève, Droz, 2019. 1 vol. broché, 472 p. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 502). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-05936-7.

Il est difficile de rendre compte de la richesse et de la variété des études réunies dans ce volume. L’ensemble est à l’image de l’œuvre dont il s’agit de rendre compte, le *De rerum natura*, un texte foisonnant, marqué précisément par la *uarietas* chère aux épicuriens, mais aussi un poème qui compte parmi les plus inspirants de la tradition occidentale, dans tous les registres et tous les genres, ce dont témoignent plusieurs des contributions du volume. On saura gré à l’éditrice d’avoir recherché la plus grande